CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
206e ET 207e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



L'HÉRITAGE DE MA TANTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR MM. SAINT-YVES ET AD. CHOLER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 19 NOVEMBRE 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CHRISTIAN. . . . . M. Lesicoe.
MARGUERITE . . . . Mlle Durand.



Une mansarde richement meublée, de manière à faire deviner le reste d'une opulence disparue. — Porte au fond. — A gauche, une fenêtre. — A droite, une porte donnant sur la chambre à coucher. — Un canapé, à gauche, un secrétaire à droite, une pendule sur la cheminée, deuxième plan, à gauche.

SCÈNE I.

CHRISTIAN, *seul*.

(Il est assis près du secrétaire qui est ouvert ; il écrit, en achevant de fumer une cigarette ; une boîte de pistolets à sa portée, sur le secrétaire.)

« C'est vous, Anne, vous... mon dernier, mon seul amour, » que je charge du soin d'exécuter mes suprêmes volontés... » Quand on vous remettra ce testament, je me serai débarrassé » d'une existence que je ne puis vous consacrer, parce que je » ne veux pas acheter mon bonheur au prix du vôtre... » (Se levant.) Allons, c'est fini !... il y a huit jours que j'ai achevé de dévorer mon cinquième héritage; je n'en attendais plus qu'un seul, celui d'une tante qui vient de mourir en laissant tout son bien à un autre. Hier on m'a dit : Tu es pauvre; aujourd'hui, à midi, je réponds : je suis mort. A midi... (Regardant la pendule.) c'est-à-dire que je n'ai plus qu'un quart d'heure... le temps d'achever ma cigarette...

Air : des Papillotes de M. Benoît.

Amours et plaisirs d'autrefois,
Par qui mon âme fut charmée,
Ne répondant plus à ma voix,
Vous avez fui tous à la fois.
Amours et plaisirs d'autrefois,
En voyant fuir cette fumée,
Il me semble que je vous vois,
Amours et plaisirs d'autrefois...

(Il s'assied sur le canapé.) Ah ! j'oubliais mon épitaphe... (Il se renverse sur le canapé en continuant de fumer.) Voyons... quelque chose de simple comme la tragédie antique... Ci gît Christian, comte de Villepreux, trépassé de vieillesse à l'âge de vingt-neuf ans... (On entend dans la cour une voix qui appelle.) « Christian !... eh ! Christian... » (Sans se déranger.) Ah ! eh ! c'est Anatole... mon voisin d'en face... un artiste qui n'a pas le sou et qui s'amuse, lui, tandis que moi j'ai mangé un million sans être plus gai... (Une pierre est jetée sur la scène en brisant un carreau. — Se levant.) Allons... il s'impatiente. (Ramassant la pierre.) Une lettre... qu'est-ce qu'il peut avoir à me dire... voyons donc? (Il lit.) « Monsieur Anatole Desrosiers prie monsieur le comte de Ville» preux d'honorer ce matin de sa coopération le déjeuner qu'il » donne pour faire ses adieux à la vie de garçon... » (Après avoir lu.) Anatole se marie !... eh ! bah !... si j'avais ce que certaines gens sont convenus d'appeler de l'esprit, je dirais que l'on va nous enterrer ensemble... Pauvre diable ! (Regardant au-

tour de lui.) Quel souvenir pourrais-je donc lui laisser?... (Entr'ouvrant un carton qui est sur une chaise.) Mes dessins!... mes croquis!... il en riait... quoique son éditeur m'ait fait l'honneur de les préférer aux siens, et de m'en offrir beaucoup d'argent... comme si un Villepreux pouvait vivre de son crayon... Fi!... (Jetant sa cigarette.) Allons... le quart d'heure va expirer... (Il va au secrétaire, d'où il tire un portrait de femme; au même instant on entend sonner midi.) Il expire!... (D'une main, il prend un pistolet et de l'autre il tient le portrait sur lequel il fixe son regard.) Chère Anna, à toi ma dernière pensée... allons!... (On frappe à la porte du fond. — Écoutant.) Il me semble qu'on l'on a frappé... (On frappe de nouveau.) Encore! mais c'est impatientant! on ne peut donc pas s'en aller tranquillement dans l'autre monde.

UNE VOIX, en dehors.

Monsieur Christian!

CHRISTIAN.

Une voix de femme!

LA VOIX.

Ouvrez... je sais que vous y êtes.

CHRISTIAN.

Une voix fraîche... et jeune... oh! ce serait impoli. (Posant le pistolet et le portrait sur le secrétaire.) Je me tuerai à une heure. (Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

CHRISTIAN, MARGUERITE.

(Marguerite est vêtue en paysanne, et elle porte un paquet et un panier à la main.)

CHRISTIAN, étonné.

Une paysanne!...

MARGUERITE.

M'sieu Christian?...

CHRISTIAN.

C'est moi.

MARGUERITE.

Ah! je vois bien qu' c'est vous... vous avez laissé pousser vos moustaches... mais c'est égal, je vous reconnais bien tout d' même.

CHRISTIAN.

Comment?... vous me connaissez?...

MARGUERITE.

C'te question! comme si vous n'étiez pas le neveu de votre tante... de Ponterlain...

CHRISTIAN.

Ponterlain! ah! vous êtes de... (A part.) C'est quelque petite fermière, égarée à Paris.

MARGUERITE.

Si j'en suis? mieux que ça, j'en arrive... tout d'une traite, et j'ai eu assez de mal à vous trouver... ce qui fait que je suis bien lasse, aussi faut que je m'asseoise. (Elle s'assied sur une chaise à gauche, son paquet sur ses genoux.)

CHRISTIAN, à part.

Eh bien! elle est sans gêne... (Haut.) Vous avez assisté aux derniers moments de ma tante... c'est sans doute de sa part que vous venez?

MARGUERITE.

Ma foi non, c'est de la mienne!

CHRISTIAN.

Ah! ah! que me voulez-vous?

MARGUERITE.

Ce que je vous veux... Est-il drôle! il me demande ce que je lui veux? Ah ça! vous ne me remettez donc pas, vous? (Se levant.) Voyons... regardez-moi... là... bien en face... ça vient-il?

CHRISTIAN.

Je vois une jolie fille! mais si vous m'aidez pas un peu...

MARGUERITE.

P't-être bien qu'en vous disant mon nom... Marguerite... y êtes-vous?

CHRISTIAN, cherchant.

Marguerite!... attendez donc.

MARGUERITE.

Eh! oui... Marguerite... c'te petite fille qu'était pas plus haute que ça, quand un jour, à la chasse, un beau jeune homme de quatorze ans l'a trouvée dans les blés, exposée en plein air... près de mourir faute de soins... il l'a prise dans ses bras, et toujours courant, il est entré avec son léger fardeau dans le grand salon de Ponterlain... « Ma tante, a-t-il dit à « une vieille dame qui le regardait tout ébaubie, vous ne « m'appellerez plus petit garçon, car, à partir de maintenant, « je suis un homme, j'ai une fille. »

CHRISTIAN.

Mais oui... je me souviens.

MARGUERITE.

Oh! moi... on ne m'a conté qu'une fois la chose, mais je ne l'ai pas oubliée et je n'aurais pas eu besoin d'en entendre si long pour deviner que l'un de ces deux enfants s'appelait Christian de Villepreux, et l'autre...

CHRISTIAN, lui prenant vivement les mains.

Marguerite!

MARGUERITE.

C'est pas malheureux...

Air : *De la perdrix*. (Deuxième acte de 33,333 fr. 33 c.)

Moi qui croyais, on croit ce qu'on espère,
Que vous aviez la mémoire du cœur
Et que j'allais en vous trouver un père,
Quand, tout au plus, j'y retrouve un sauveur.
Ah! se peut-il qu'aisément on oublie
Un pareil trait qui vous fit tant bénir...
C'est qu'il en est beaucoup dans votre vie,
Pour en garder si peu le souvenir.

CHRISTIAN.

Comme tu es devenue grande et belle... Pardon, Marguerite, si je vous tutoie...

MARGUERITE.

Dame!... c'est vot' droit... ça a beau être vot' tante qui m'a élevée, la pauvre chère dame!... et quoi que sans reproche vous ne vous soyez plus guères inquiété de moi, c'est toujours vous qu'êtes mon père adoptif... et aussi mon parrain.

CHRISTIAN.

A ce titre, si je t'embrassais?

MARGUERITE.

Dame! c'est encore vot' droit... (Christian l'embrasse.) quoi que ça vienne un peu tard.

CHRISTIAN, après l'avoir embrassée, à part.

Allons... j'ai bien fait de ne pas me tuer à midi... je m'en irai moins tristement.

MARGUERITE, regardant autour d'elle.

C'est donc ça chez vous, mon parrain?

CHRISTIAN.

Ça, et une chambre à côté...

MARGUERITE, ouvrant la porte de droite.

C'est pas grand... mais bah! en s'arrangeant, faudra bien que ça nous suffise...

CHRISTIAN, très-étonné.

Comment? nous!... Est-ce que tu comptes t'installer ici?

MARGUERITE.

Où voulez-vous donc que j'aille?

CHRISTIAN.

Longtemps?

MARGUERITE.

Oh! pas longtemps... toujours.

CHRISTIAN.

Chez moi?

MARGUERITE.

Chez qui donc?... c'est-y pas vous qu'êtes mon père?

CHRISTIAN.

Son père!

MARGUERITE.

M'avez-vous pas ramassée dans les blés?

CHRISTIAN.

Sans doute.

CHRISTIAN.

M'avez-vous pas adoptée?... oui ou non?

CHRISTIAN.

Je ne dis pas... mais enfin, ma tante, qui a pris soin de ton enfance, t'a pas dû t'oublier dans ses dispositions dernières?...

MARGUERITE.

Est-ce qu'elle me devait quelque chose, donc?... est-ce qu'elle n'avait pas déjà assez fait pour moi?

CHRISTIAN.

Oh! qu'elle ne m'ait rien laissé à moi, un ingrat... un dissipateur, qui ai déjà mangé... trois oncles... deux cousins... et qui aurais bien pu ne faire qu'une bouchée d'elle... je ne lui en veux pas, et je n'en respecte pas moins sa mémoire... mais toi, toi, pauvre enfant, sans appui, sans famille...

MARGUERITE.

Sans famille!... eh ben! et vous... D'ailleurs, elle avait ses idées, la chère dame... Vous auriez tort de mal penser d'elle... car si elle ne vous a pas mis dans son testament, elle n'en a pas moins pensé à vous jusqu'à la fin.

CHRISTIAN.

Vrai! Alors, puisque ce n'est ni toi ni moi, quel est donc son héritier?

MARGUERITE.

C'est... est-ce que je sais, moi?

CHRISTIAN.

J'y suis!... c'est le cousin Tiberce!...

Air : On dit que je suis sans malice.

Quoi! le cousin Tiburce hérite!
Mais il possède une gastrite.
Quelle injustice!.., et que le sort
Au bon sens donne souvent tort.
A l'estomac d'un poitrinaire
Unir l'avoir d'un millionnaire!
Que va-t-il faire de son bien,
Lui qui ne peut plus manger rien?

MARGUERITE.

Après tout, qué que ça fait? N'y a pas besoin de tant de choses pour être heureux... Avec un peu de courage, vous pourrez bien toujours me loger.

CHRISTIAN.

Mais...

MARGUERITE.

Me nourrir.

CHRISTIAN.

C'est que...

MARGUERITE.

M'habiller.

CHRISTIAN.

Marguerite...

MARGUERITE.

Je suis vot' fille, ou je ne le suis pas... sortez de là!

CHRISTIAN, à part.

Elle a raison... que faire? (Haut.) Il faut pourtant que tu le saches, mon enfant... quand tu es arrivée tout-à-l'heure... j'allais partir...

MARGUERITE.

Partir! et pour où?

CHRISTIAN.

Oh! pour un long voyage.

MARGUERITE.

Bien loin?

CHRISTIAN.

Oui, bien loin.

MARGUERITE.

Ah!... Je ne tiens pas à Paris, emmenez-moi.

CHRISTIAN.

Impossible! il faut que je parte seul... et que je parte aujourd'hui même.

MARGUERITE.

Ah! il paraît que c'est pressé.. Eh bien! allez... je ne vous retiens plus... (Elle reprend son paquet et le panier.)

CHRISTIAN.

Mais toi, où iras-tu?...

MARGUERITE.

Je sais pas... le bon Dieu y pourvoira.

CHRISTIAN.

Mais encore?

MARGUERITE.

Je n'avais que vous... quand je mourrais... (Essuyant une larme.) C'est égal... j'aurais le droit de vous demander pourquoi que vous ne m'avez pas laissé finir... là bas... dans les blés... puisque c'était déjà à moitié fait.

CHRISTIAN, attendri, à part.

C'est qu'elle a une logique très serrée pour une paysanne... (Haut.) Voyons, Marguerite... mon enfant... Eh bien! là si je reculais un peu mon voyage?

MARGUERITE.

Quoi! bien vrai! mon parrain?

CHRISTIAN.

Bien vrai.

MARGUERITE.

Oh! si vous faisiez ce sacrifice là, je vous aimerais bien, allez.. et je me mettrais en quatre pour vous prouver que je ne suis pas une sans cœur.

CHRISTIAN.

Allons, c'est dit! va prendre possession de cette chambre que je t'abandonne.

MARGUERITE, entrant dans la chambre.

Oh! que c'est donc gentil, que c'est donc coquet!.. (Reparaissant sur le seuil.) Mais c'est que je suis encore à jeun, moi, ce matin, mon parrain!

CHRISTIAN, à part.

Ah diable! et moi aussi. (Haut.) Voila... tu voudrais déjeuner, n'est-ce pas?

MARGUERITE, rentrant tout-à-fait.

Ma foi, oui! vous, c'est déjà fait?

CHRISTIAN.

Mon Dieu! non. Tu conçois, j'allais sortir...

MARGUERITE.

Oh! vous ne sortirez pas.

CHRISTIAN.

Comment?

MARGUERITE.

C'est inutile! (Lui donnant le panier.) J'ai là-dedans tout ce qu'il faut... Tenez, des œufs frais de Ponterlain. Mon parrain, aimez-vous les omelettes?

CHRISTIAN.

Oui, mais pour faire une omelette, il faut un cuisinier, et je l'avoue...

MARGUERITE.

Un cuisinier?... est-ce que nous ne sommes pas là, donc? J'espère ben qu'à nous deux...

CHRISTIAN.

A nous deux?

MARGUERITE.

Dame! quand on n'a pas de domestique, faut apprendre à se servir soi-même... c'est pas malin, allez. (Lui mettant un soufflet dans la main.) Moi, je vas mettre le couvert... Faites le feu, mon parrain.

CHRISTIAN.

Que je fasse le feu?

MARGUERITE, allant vers le secrétaire.

Où sont-ils, vos ustensiles? (Voyant les pistolets.) Ah! qué que c'est que ça?... des pistolets!

CHRISTIAN.

Prends garde!

MARGUERITE, avec effroi.

Ils sont chargés?

CHRISTIAN, les prenant.

Oui, je crois.

MARGUERITE.

Pour vot' voyage, peut-être?... Dites donc, mon parrain, vous allez dire que je suis une poltronne... c'est plus fort que moi, je ne peux pas voir toucher à ces choses-là... J'ai peur, serrez-les.

CHRISTIAN, les serrant.

Tu le veux?

MARGUERITE, montrant le secrétaire.

Mettez les dans c't' armoire-là. . Bien! fermez maintenant.

CHRISTIAN, après avoir fermé.

Est-ce tout?

MARGUERITE.

Faudrait me promettre que vous n'y toucherez jamais sans ma permission? c'est si vite fait, un malheur.

CHRISTIAN.

Eh bien! soit! je te le promets.

MARGUERITE, qui s'est doucement approchée du secrétaire.

Et pour en être plus sûre...

CHRISTIAN.

Allons, comme tu voudras.

MARGUERITE, avec satisfaction.

Ah! que j'ai donc faim! la peur, ça me creuse, moi. Allons, faites le feu et cassez les œufs.

CHRISTIAN.

Ah! il faut aussi que je casse?...

MARGUERITE.

Dame! pour que ça marche plus vite.

Air de Jérome le maçon.

Le repas se fera
Si chacun se rend utile;
Aidez-vous, c'est facile,
Et le ciel vous aidera.

REPRISE. — ENSEMBLE.

(Marguerite rentre dans la chambre.)

SCÈNE III.

CHRISTIAN, seul.

Pardieu! il faut convenir que c'est une jolie idée que j'ai eue là, d'adopter un enfant... Je n'ai fait qu'une bonne action dans ma vie, et j'en porte à présent la peine... Allons, allons, si, jusqu'au dernier jour, j'ai fait honneur à tous les engagements souscrits par moi, je ne laisserai pas plus protester celui-là que les autres... Je verrai, s'il le faut, le cousin Tiburce; je le ferai rougir de l'oubli de ma tante, et, demain, après avoir assuré le sort de cette enfant...

Air de : Lauzun.

Demain! ah! mordieu! quel ennui!
Demain est loin de nous encore.
Pourtant il faut vivre aujourd'hui...
Et comment? ma foi! je l'ignore.
A vivre se voir obligé,
C'est une affreuse servitude,
Quand on s'est si bien arrangé,
Afin d'en perdre l'habitude.

Allons, allons, à la besogne ! faisons du feu... Voyons, pour faire du feu, il faut du bois. (Regardant une chaise sculptée.) Eh bien ! mais en voilà ! pure essence de chêne, à vingt mille francs la voie... (Il casse la chaise et en jette les morceaux dans la cheminée.) J'ai toujours admiré Robinson, mais ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à y croire .. Maintenant, allumons .. avec quoi?... Ah ! ce petit croquis de Decamps. (Il apporte un guéridon qu'il trouve au fond, près du canapé.) Allons, cassons les œufs, puisqu'il paraît que c'est l'usage... (Allant prendre un vase du Japon.) D'abord le récipient, puis... (Il prend deux œufs.) Qui m'aurait dit pourtant, ce matin qu'à midi, je ferais une omelette... dans ce monde-ci du moins... (Hésitant.) Si j'allais la manquer !... Ah ! voilà ce que c'est ! quand on a une fille et qu'il faut la nourrir... (Il va pour casser les œufs.)

UNE VOIX, dans la cour.

Christian ! eh ! Christian ! à table !

PLUSIEURS VOIX.

A table ! à table !

CHRISTIAN, à lui-même.

Ah ! oui... le déjeuner d'Anatole auquel je suis convié. Si je pouvais... sans manquer à mes devoirs paternels... Eh ! mais, pourquoi pas ?... (Il va ouvrir la fenêtre.)

LES VOIX, de la cour.

Ah ! enfin !

CHRISTIAN.

Excusez-moi, messieurs, si je ne puis me rendre à votre appel, je suis retenu chez moi, par...

LES VOIX.

Ah !...

CHRISTIAN.

Par une indisposition subite... qui vient de m'arriver, et c'est d'autant plus fâcheux que je ne possède ici aucune espèce de reconfortant ni de tisanes. (On entend des éclats de rire.)

UNE VOIX.

Respect au malheur ! attends ! attends !

CHRISTIAN, à lui-même.

Bravo ! ça prend... Ce cher Anatole... voilà un ami véritable ! (On jette sur la scène, un bout de corde dont Christian s'empare.)

LA VOIX.

Hop là ! tirez la ficelle.

CHRISTIAN, se penchant sur la fenêtre.

Merci.

SCÈNE IV.

CHRISTIAN, MARGUERITE.

MARGUERITE, rentrant avec une petite table sur laquelle elle a mis deux couverts.

Là ! v'là le couvert qu'est mis. Vite ! l'omelette, mon parrain... Comment ! rien ?... pas même du feu ! eh bien ? et le déjeuner ?

CHRISTIAN.

Ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

MARGUERITE.

Joliment ! n'y a rien de fait...

CHRISTIAN, tirant à lui un panier.

Tu crois ça, toi ; tiens, regarde.

MARGUERITE.

Qué qu' c'est que ça ?

CHRISTIAN.

Le déjeûner demandé... (Il tire du panier diverses provisions qu'il place sur la table.)

Air de *Julie*.

Admire donc la bonne aubaine !
Pâté, gibier et vins du meilleur cru !
A t'obéir, j'avais grand' peine,
Quand ce repas soudain m'est apparu.
(*Montrant la fenêtre*.)
Il est entré par là comme une bombe !
Or, tu m'as dit : le ciel vous aidera.
Rien n'est plus vrai, car ce déjeuner là,
C'est, ma foi bien du ciel qu'il tombe.

MARGUERITE, avec regret.

Oh ! ce n'est pas la même chose.

CHRISTIAN.

Non, c'est bien mieux. (S'asseyant.) Allons, mon enfant, viens t'asseoir auprès de moi, et procédons par ordre. D'abord, ce pâté de foie gras.

MARGUERITE, s'asseyant loin de la table.

J'ai plus faim !

CHRISTIAN.

Mais tu n'as rien mangé.

MARGUERITE.

C'est égal ! j'ai plus faim.

CHRISTIAN.

Ah ! ah ! tu aurais préféré l'omelette ? drôle de goût !

MARGUERITE.

Ça ou autre chose... ç'aurait été moins cher.

CHRISTIAN.

Tu te trompes, c'est un don du voisin.

MARGUERITE.

Ah ! vous avez des voisins ? et p'têtre ben des voisines ?

CHRISTIAN.

Est-ce que cela t'inquiète ?

MARGUERITE.

Moi ? qué que vous voulez que ça me fasse, mon parrain ?

CHRISTIAN.

Mon parrain, mon parrain... tu ne peux donc pas te dispenser de fourrer ce mot-là partout ; il vous donne tout de suite un cachet de vétusté.

MARGUERITE.

Aimez-vous mieux que je vous dise : mon papa.

CHRISTIAN.

Mais non, mais non... c'est encore pis.

MARGUERITE, se levant.

Ah !... excusez-moi, M. Christian.

CHRISTIAN.

Allons bon ! la voilà qui me boude à présent. Ne dirait-on pas que je suis un tyran... Voyons, appelle-moi comme tu voudras et viens te mettre à table.

MARGUERITE, allant s'asseoir à la table.

C'est bien pour vous obéir, allez !

CHRISTIAN, la servant.

Et c'est aussi pour m'obéir que tu vas manger ceci.

MARGUERITE, en goûtant.

Pouah ! que c'est mauvais. (Elle tousse.)

CHRISTIAN, lui verse à boire.

Tiens, bois un peu.

MARGUERITE.

Comment que vous appelez c'te boisson-là ?

CHRISTIAN.

C'est de la tisane.

MARGUERITE.

Ah ben, je suis pas malade, moi.

CHRISTIAN, riant.

De la tisane de Champagne.

MARGUERITE.

De Champagne ou de Normandie, j'aime mieux un verre d'eau claire. D'abord y en a partout, n'y a pas de risque qu'on en manque.

CHRISTIAN.

C'est comme des œufs.

MARGUERITE.

Oui bien ! ça et du bon pain bis ; c'est le déjeuner des pauvres gens, c'est le mien... et puisque vous n'avez pas hérité, faudra ben que ça soit le vôtre.

CHRISTIAN.

Quelle aimable perspective !

MARGUERITE.

Tiens, c'est déja pas tant à dédaigner ! Quand on s'est donné de l'appétit en travaillant... tout est bon alors, même l'omelette qu'on a retournée soi-même... vous verrez... vous verrez.

CHRISTIAN.

Comment ? je verrai ?

MARGUERITE.

Dame ! vous ne comptez p'têtre pas vous nourrir de l'air du temps, mon parrain ?

CHRISTIAN.

Pas précisément.

MARGUERITE.

Eh ben ! alors, vous travaillerez ?

CHRISTIAN.

Allons donc !

MARGUERITE.

Pour vous..

CHRISTIAN.

Jamais !

MARGUERITE, timidement.

Pour moi...

CHRISTIAN, plus sérieux.

Ah ! oui... pour... (A part.) Pauvre fille, si elle savait.

MARGUERITE.

Oh ! mais... je vous aiderai... le travail ne me fait pas peur.

CHRISTIAN.

Eh bien ! plus tard, plus tard.

MARGUERITE.

Pourquoi pas tout de suite, à présent que vous avez déjeûné ?

CHRISTIAN, se levant.

Eh! que veux-tu que je fasse?... je ne sais rien, moi.

MARGUERITE, se levant.

Bah!... c'est une idée de votre part! (Ils emportent la table au fond.) Je me souviens que quand vous étiez à Ponterlain, quoique tout petit garçon, vous dessiniez déjà... vous faisiez de la musique...

CHRISTIAN.

J'en fais encore!

MARGUERITE.

C'est du travail ça.

CHRISTIAN.

Non, c'est de la distraction.

MARGUERITE.

Le nom n'y fait rien... (S'arrêtant devant un tableau accroché à la muraille.) Est-ce que c'est vous qu'avez fait ça, mon parrain?

CHRISTIAN.

Ma foi, oui. Tiens, j'ai achevé ce tableau en causant dans l'atelier d'Anatole, un peintre de mes amis. J'y travaillais chaque fois que j'allais le voir.

MARGUERITE.

Et lui?

CHRISTIAN.

Ah! lui, il l'a signé.

MARGUERITE.

Et vendu, p'têtre?

CHRISTIAN.

Parbleu! puisque c'est moi qui l'ai acheté. Nous étions chacun dans notre rôle.

MARGUERITE.

Vous voyez bien que si vous vouliez... Allons, un bon mouvement. Venez vous mettre là... (Elle le conduit et le fait asseoir sur le canapé, puis elle va prendre au fond le carton et les crayons qu'elle pose sur le guéridon.) V'là votre ouvrage, vos crayons... Moi, je m'en va vous donner l'exemple. (Elle prend un ouvrage de tricot et s'assied sur une chaise de l'autre côté du guéridon.) Ce n'est donc pas gentil... travailler en jasant, vous qui aimez ça. (Avec gentillesse.) Eh ben! allons donc! (Lui donnant le porte-crayon et du papier qu'elle tire du portefeuille.)

CHRISTIAN, après un moment d'hésitation, et rejetant son crayon.

Travailler!... est-ce que c'est possible? et quand je le pourrais, crois-tu que j'irais m'attacher à mes crayons, comme l'esclave à la glèbe... chaque jour inquiet du pain du lendemain, et tremblant de voir ma vie compromise par un arbre mal réussi ou par un cheval trop violet... Non, non, ne l'espère pas. (Il se lève.) Un Villepreux peut mourir misérable, mais il ne végètera jamais en travaillant.

MARGUERITE.

Le travail ne déshonore personne, pas même un Villepreux! avec du talent et vous en avez!... quand je compare les images que j'ai vues au pays avec celles qui sont là. (Elle tourne deux ou trois feuilles du carton. Elle s'arrête tout-à-coup et se lève.) Ah!

CHRISTIAN.

Quoi donc?

MARGUERITE, avec émotion.

Le château de Ponterlain... ses tourelles et son parc. C'est bien lui! vous ne l'avez pas oublié?

CHRISTIAN, avec feu.

L'oublier!... quand chaque chambre et chaque allée sont pour moi pleines de souvenirs... quand, à chaque détour du parc, est embusquée une joie, une douleur enfantine. J'ai possédé bien des châteaux que je ne regrette pas, Marguerite... mais, pour moi, Ponterlain, c'était la maison paternelle.

MARGUERITE.

Eh ben, elle est à vendre... achetez-la.

CHRISTIAN, souriant.

Sur mes économies... comme dans la *Dame Blanche*.

MARGUERITE, montrant le dessin.

Vous paierez avec la copie.

CHRISTIAN.

Ah! s'il suffisait de cela... je commencerais par l'achever... (Allant s'asseoir sur le canapé.) car elle n'est qu'esquissée.

MARGUERITE.

Commencez toujours.

CHRISTIAN, dessinant.

D'abord ce sentier.

MARGUERITE, le coude appuyé sur le dossier de la chaise.

Celui où se promenait le matin votre pauvre tante.

CHRISTIAN.

Oui... le sentier est toujours là, les tilleuls fleurissent toujours mais l'âme du lieu s'en est allée. Je suis content de ne jamais revoir cette maison, Marguerite; elle me paraîtrait froide comme un tombeau.

MARGUERITE.

C'est vrai qu'elle est triste maintenant qu'elle est abandonnée... pas plus de mouvement que là dessus! (Elle désigne le dessin.) Mais d'un trait vous pourriez la repeupler

CHRISTIAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

En y mettant quelqu'un... Vous d'abord, et puis auprès une jeune femme qui travaillerait pendant que vous dessineriez...

CHRISTIAN, dessinant.

Une jeune femme... oui, Anna!

MARGUERITE, s'asseyant.

Et qui vous chanterait un de ces airs que vous aimiez tant dans votre enfance.

CHRISTIAN.

Et que j'aime toujours!

MARGUERITE.

Air :

L'heure sonne à notre église.
Voici le soleil levant!
L'oiseau gagne sa remise
Et le laboureur son champ.

CHRISTIAN.

Fermier, garçon, fille, femme,
Vite debout, travaillons!

MARGUERITE.

Il faut que le soc entame
De son tranchant les sillons!
O soleil! envoie ta flamme,
Bon soleil, à nos labours!

ENSEMBLE.

O soleil! etc.

CHRISTIAN.

Oh! Marguerite!... quels souvenirs! et que tu as été bien inspirée en venant frapper aujourd'hui à ma porte!... oui! désormais, je veux vivre, je veux être heureux, et je le serai!... Grâce à toi, Marguerite qui m'as fait connaître le prix de la vie!

Air de *la Figurante*.

Quand l'espoir, en mon cœur,
Rentre avec le bonheur,
L'avenir, à mes yeux,
Se montre radieux!
Le sort, je le défie!
Et je puis le braver;
J'allais quitter la vie,
Tu viens de me sauver!

ENSEMBLE.

Quand l'espoir, etc.

(*Christian sort vivement.*)

SCÈNE V.

MARGUERITE, seule; elle met une main sur son cœur.

O mon Dieu! mon Dieu!... c'est vous qui m'avez envoyée pour l'empêcher de mourir!... je frissonne à l'idée que j'aurais pu arriver trop tard... oui, maintenant que j'y pense, ces pistolets!.. mais le danger est-il bien passé? n'importe: le plus sûr est de faire disparaître ces vilaines armes... de les cacher si bien qu'il ne puisse les trouver. (Elle va ouvrir le secrétaire et aperçoit le portrait.) Qu'est-ce que cela?... un portrait! celui d'une femme! d'une... (Regardant le portrait avec désespoir.) Elle est bien belle, plus belle que moi. (Pleurant.) Allons... j'ai fait un beau rêve.

(On entend à l'orchestre l'air du *Comte Ory*.)

UNE VOIX.

A la santé de Christian!

D'AUTRES VOIX, avec un cliquetis de verres.

A Christian!... à Christian!...

MARGUERITE.

Christian!... ils ont prononcé son nom, qui sait? il est peut-être avec eux, et cette femme... cette Anna... (Elle court à la fenêtre et l'ouvre vivement.)

UNE VOIX.

Ah! charmante! charmante!

LES AUTRES VOIX.

Bravo! Christian, bravo!

MARGUERITE, se retirant en arrière

Grand Dieu!

(Une pluie de fleurs vient tomber aux pieds de Marguerite.)

MARGUERITE, se cachant la tête dans ses mains.

Oh! je crains de comprendre! est-ce moi qu'ils insultent!...

Allons! ma place n'est plus ici... Dieu m'est témoin pourtant que j'y étais venue dans une louable intention... il faut fuir... sur-le-champ. (Elle va au secrétaire pour y serrer le portrait, le testament et les pistolets; elle le ferme, mais au moment où elle va pour en retirer la clé, la porte s'ouvre.) Ciel!... Christian!... (Elle s'appuie tremblante contre le secrétaire.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, CHRISTIAN.

(Il entre et tient à la main une grande lettre cachetée qu'il jette sur la table.)

CHRISTIAN.

Ah! c'est toi, Marguerite?

MARGUERITE.

Oui, mon parrain, c'est moi.

CHRISTIAN.

Comme tu me regardes?

MARGUERITE.

Avez-vous trouvé à vendre vos dessins?

CHRISTIAN.

Oui, Marguerite je les ai tous vendus.

MARGUERITE.

Alors, il ne vous reste plus aucune de ces mauvaises pensées de ce matin?

CHRISTIAN.

Non, Marguerite.

MARGUERITE.

Bien sûr? et si je vous faisais jurer que jamais...

CHRISTIAN.

C'est fini... j'en fais le serment.

MARGUERITE, respirant.

Ah! bien... pour le reste, s'il y a quelque chose qui n'aille pas à votre gré, ça s'arrangera, vous serez heureux, vous...

CHRISTIAN.

De quel ton tu me dis cela?

MARGUERITE.

Je vous le dis comme je le pense, du fond du cœur.

CHRISTIAN.

Mais il y a dans le son de ta voix... dans tes manières, je ne sais quel secret embarras.

MARGUERITE, vivement.

Vous vous trompez, mon parrain.

CHRISTIAN.

Est-ce qu'à ton tour tu me cacherais quelque chose?... voyons, une fille doit tout dire à son père.

MARGUERITE.

Il me semble que pour ça, jusqu'ici vous n'avez pas de reproche à me faire.

CHRISTIAN.

Eh bien! si fait... j'en ai.

MARGUERITE.

Comment?

CHRISTIAN.

J'ai fait tout-à-l'heure une rencontre qui m'a donné à penser que tu n'avais pas été franche avec moi.

MARGUERITE.

Par exemple!

CHRISTIAN.

Ce n'est pas le cousin Tiburce qui a hérité de ma tante, je le quitte à l'instant.

MARGUERITE.

Mais, mon parrain, je ne vous ai pas dit...

CHRISTIAN.

Mais, tu m'as laissé croire que c'était lui... tu savais le contraire.

MARGUERITE.

Ma foi! oui, mon parrain, mais j'espère pouvoir vous dire bientôt la vérité.

CHRISTIAN.

Quand cela?

MARGUERITE.

Quand je vous quitterai pour m'en retourner à Pouterlain.

CHRISTIAN.

Me quitter?... toi?

MARGUERITE.

Il le faut.

CHRISTIAN.

Quand ce matin tu es venue ici tout exprès pour implorer mon appui, ma protection.

MARGUERITE.

Oui... mais depuis j'ai réfléchi.

Air de Mademoiselle Garcin.

Oh! j'ai pour vous le respect d'une fille,
Et si ma voix est entendue aux cieux,
Vous qui m'avez tenu lieu de famille,
Dans cette vie, ah! vous serez heureux.
Mais vous savez que le monde est sévère,
Et pour l'enfant, dont les vœux sont treces,
Quand vous n'avez que l'amitié d'un père,
Je le sais, moi, mais seule je le sais.

CHRISTIAN.

Que veux-tu dire?

MARGUERITE.

On est si méchant parfois... il n'y a pas jusqu'à vos amis... vos voisins.

CHRISTIAN.

T'auraient-ils insultée? morbleu! s'ils ont eu cette audace...

MARGUERITE, l'arrêtant.

Non, mon parrain, non, c'est à peine s'ils m'ont vue... ainsi...

CHRISTIAN.

Ah! ils t'ont vue? oui, je comprends... et ces fleurs qu'ils t'ont jetées.

MARGUERITE, baissant les yeux.

Ce n'est pas ma faute, mon parrain.

CHRISTIAN, à part.

C'est qu'en effet, je n'y avais pas pris garde, moi... elle n'est pas mal, ma fille, et je conçois qu'en la voyant sous le même toit qu'un père de mon âge.

MARGUERITE, prêtant l'oreille.

Vous dites, mon parrain?

CHRISTIAN.

Je dis... je dis que mes amis sont des sots, mais que tu pourrais bien avoir raison.

MARGUERITE.

Ainsi, vous ne trouvez pas mauvais que je m'en retourne?...

CHRISTIAN.

C'est peut-être nécessaire, provisoirement... mais, sois tranquille, je ne t'oublierai pas... maintenant je connais mes devoirs, et puis qui sait? je ne tarderai peut-être pas à pouvoir te rappeler auprès de moi... si certain projet se réalise.

MARGUERITE.

Lequel?

CHRISTIAN.

Si je me mariais...

MARGUERITE, étouffant un cri de douleur.

Ah!... oui... si... vous...

CHRISTIAN.

Qu'as-tu donc, Marguerite?

MARGUERITE.

Rien... rien... un peu de fatigue, peut-être.

CHRISTIAN.

C'est juste! ce voyage... Eh bien! va te reposer, mon enfant dors... et demain, nous causerons, nous réglerons ensemble tes petits intérêts, et, si tu es bien décidée, tu partiras.

MARGUERITE.

Oui... demain. (Il l'embrasse au front. — A part.) Oh! non! non! mais sur-le-champ. (Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VII

CHRISTIAN, seul; il la regarde sortir.

Eh bien! vrai... si je n'étais pas le père de ma fille, et si je n'avais pas déjà un amour au cœur... Allons, allons! une paysanne! quelle folie! je ferais mieux de songer au nouveau bail que j'ai fait avec la vie, et d'y mettre un peu d'ordre. (Il prend la lettre qu'il a déposée sur la table en entrant; s'asseyant.) D'abord cette lettre que l'on m'a remise tout à l'heure en rentrant, et que je n'ai pas même décachetée! Voyons. (Il ouvre la lettre et en lit les premiers mots.) « Monsieur et madame Desrosiers ont « l'honneur de vous faire part du mariage de monsieur Anatole « Desrosiers... » (S'interrompant.) Tiens! c'est le billet de faire part d'Anatole, voyons donc qui il épouse, je suis curieux. (Lisant.) « Avec... avec... (Il pâlit tout à coup, passe sa main sur ses yeux et se lève.) Oh! non... je rêve... c'est impossible! (Parcourant de nouveau la lettre.) Anna... oui Anna! elle! c'est écrit en toutes lettres... et voilà ce que c'est que la vie? une chaîne non interrompue de dégoût, de misères, de déceptions, et, sans le serment que j'ai fait à Marguerite... (Ici, l'orchestre joue piano un refrain bachique. — Impétueusement.) Ah! pardieu, ils font bien de chanter, et de célébrer le triomphe d'Anatole... c'est-à-dire sa trahison... cette joie est une insulte, et s'il m'est interdit de me donner la mort... il ne m'est pas défendu de la recevoir de la main d'un autre. (Allant à la fenêtre qu'il ouvre.) Bon... justement les convives s'éloignent, Anatole reste seul... (La musique cesse. — Revenant au secrétaire.) L'instant est bien choisi... (Il prend une plume et écrit.) « Monsieur, vous allez épouser celle « que j'aime. » (Froissant le papier.) Absurde! il serait enchanté... Eh! mais... j'y pense... Marguerite? n'a-t-il pas insulté Marguerite? (Écrivant.) « Monsieur, vous avez outragé « une jeune fille pure et digne de tous vos respects... c'est « une lâcheté dont vous me ferez réparation... CHRISTIAN DE « VILLEPREUX... » Il ne s'agit plus que de faire parvenir ce poulet... ah! le portrait de la perfide. (Il le met dans le papier pour faire poids.)

Air : J'ai vu le Parnasse.

C'est léger... allons, la copie
Tient beaucoup de l'original ;
Mais à son instinct je me fie
Pour voltiger vers mon rival.
Envoyons ce portrait fidèle
Chez le voisin se promenar,
Afin d'épargner à la belle
La peine de le lui donner.

(Il lance la lettre qui enveloppe le portrait à travers la fenêtre.) Bravo ! bien visé, il ramasse mon cartel, il l'ouvre. (Riant.) Ah ! ah !... le portrait fait son effet... il est furieux... (Regardant par la fenêtre.) J'en étais sûr... il me montre le poing. (Saluant avec une politesse ironique.) Comment donc ! à vos ordres... quand vous voudrez... (Écoutant.) Descendre ? pourquoi descendre ? des délais inutiles... (Revenant à la fenêtre.) N'avez-vous pas des pistolets ? oui... (Il va prendre un pistolet.) J'ai les miens... il y a bien vingt-cinq pas entre nos deux fenêtres..., bien entendu que, vu les accidents du terrain, on ne marchera pas l'un sur l'autre... c'est accepté... fort bien. (Écoutant.) Plaît-il ? pardon... pardon... à vous l'honneur... c'est vous qui êtes l'offensé... vous y êtes, n'est-ce pas ? (Il se place et compte.) Une... deux... trois... (Coup de feu.)

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, MARGUERITE

(Elle est vêtue en noir, et tient une lettre à la main.)

MARGUERITE, s'élançant.

Christian ! il s'est tué... (L'apercevant. — Elle chancelle et Christian la reçoit dans ses bras.)

CHRISTIAN, la déposant sur une chaise.

Marguerite ! mon enfant ! ce n'est rien ! (Il s'est agenouillé auprès d'elle.) Mais, quel changement, ce costume ! (Apercevant la lettre qu'elle a laissé tomber.) Et ce papier. (Regardant.) A mon nom... (Il l'ouvre et lit.) « Monsieur Christian, pardonnez-moi « de m'être servie d'une ruse inutile pour vous faire accepter la « moitié de l'héritage que votre tante m'avait laissé à la seule « condition d'unir ma vie à la vôtre ! » Se peut-il ? ce langage ! Marguerite ! chère Marguerite...

MARGUERITE, revenant à elle et voyant sa lettre entre les mains de Christian.

Ah ! vous savez...

CHRISTIAN.

Tout ! et si tu le veux encore, je suis prêt à souscrire aux dernières volontés de ma tante.

MARGUERITE.

Mais cette Anna que vous aimiez ?

CHRISTIAN, allant prendre le testament.

C'était un rêve. (Il le déchire.) Mais depuis un instant, mon rêve a pris une forme... Marguerite, c'est toi que j'aime !

MARGUERITE, avec émotion.

Est-ce bien vrai ?

LA VOIX D'ANATOLE.

Ah ! ça, j'attends, moi.

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc ?

CHRISTIAN, gaîment.

Ce pauvre Anatole qui prend le frais à sa fenêtre ! (Allant à la sienne.) Allez vous coucher, mon cher, il est tard ; j'irai demain à votre noce, à condition que, dans huit jours, vous viendrez à la mienne.

MARGUERITE.

Mais d'ici là ? "

CHRISTIAN, allant allumer deux bougies, et en prenant une

D'ici là, madame la comtesse, vous êtes ici chez vous, et je me mets à la porte ! (A part.) Il y a si longtemps que je mange mon bien en herbe ! quand je ferais des économies ! (Se dirigeant vers la porte du fond avec un soupir.) Bonsoir, Marguerite !

MARGUERITE.

Bonsoir, monsieur Christian ! (Geste de Christian.) Bonsoir, mon parrain !

CHRISTIAN.

Air : *Bras dessus, bras dessous.* (Le Sourd.)

A demain, bonne nuit !
Voilà le jour qui s'enfuit.

ENSEMBLE.

A demain, mais bientôt
Nous ne dirons plus ce mot.

MARGUERITE.

Bonne nuit !

CHRISTIAN.

Bonne nuit !

ENSEMBLE.

Bonne nuit !

(Arrivé sur le seuil de la porte Christian envoie à Marguerite un baiser qu'elle lui rend de loin.)

FIN

En Vente chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.

Les Trois Mousquetaires	1 vol.	1 50
Vingt ans après	—	2 »
Le Vicomte de Bragelonne	—	4 50
Le Comte de Monte-Cristo	—	3 60
Le Chevalier de Maison-Rouge	—	1 10
La Reine Margot	—	1 50
Ascanio	—	1 30
La Dame de Monsoreau	—	2 20
Amaury	—	» 90
Les Frères corses	—	» 50
Les Quarante-Cinq	—	2 20
Les Deux Diane	—	2 »
Le Maître d'Armes	—	» 90
Le Bâtard de Mauléon	—	1 80
La Guerre des Femmes	—	1 50
Mémoires d'un Médecin. — Joseph Balsamo	—	3 60
Georges	—	» 90
Une Fille du Régent	—	1 10
Impressions de voyage (Suisse)	—	2 »
Midi de la France	—	1 10
Une Année à Florence	—	» 90
Le Corricolo	—	1 50
La Villa Palmieri	—	» 90
Le Speronare	—	1 30
Le Capitaine Aréna	—	» 90
Les Bords du Rhin	—	1 10
Quinze jours au Sinaï	—	» 90
Le Véloce	—	1 50
De Paris à Cadix	—	1 50
Cécile	—	» 70
Sylvandire	—	» 90
Fernande	—	» 90
Le Chevalier d'Harmental	—	1 30
Isabel de Bavière	—	1 10
Acté	—	» 70
Gaule et France	—	» 70
Le Collier de la Reine	—	2 20
La Tulipe noire	—	» 70
La Colombe. — Murat	—	» 50
Ange Pitou	—	1 80
Pascal Bruno	—	» 50
Othon l'Archer	1 vol.	» 50
Pauline	—	» 50
Souvenirs d'Antony	—	» 70
Nouvelles	—	» 50
Le Capitaine Paul	—	» 50
Gabriel Lambert	—	» 70
Olympe de Clèves	—	2 60
Catherine Blum	—	» 70
La Femme au collier de velours	—	» 70
Le Testament de M. Chauvelin	—	» 70
Conscience	—	1 30
Jehanne la Pucelle. — Praxède. — Pierre le Cruel	—	» 90
La comtesse de Salisbury	—	1 50
Les Mariages du père Olifus	—	» 70
Le Pasteur d'Ashbourn	—	2 20
Les Mille et Un Fantômes	—	» 70

ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée	—	» 50

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Veau d'Or	—	2 40
Le Lion amoureux	—	» 30

LÉON GOZLAN.

Les Nuits du Père Lachaise	—	1 10
Le Médecin du Pecq	—	1 30

EUGÈNE SUE.

Les Sept Péchés capitaux	—	5 »
Chaque ouvrage se vend séparément.		
L'Orgueil	—	1 50
L'Envie	—	» 90
La Colère	—	» 70
La Luxure	—	» 70
La Paresse	—	» 50
L'Avarice	—	» 50
La Gourmandise	—	» 50
Les Enfants de l'Amour	—	» 90
La Bonne Aventure	—	1 50
L'Institutrice	—	» 90

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Une Veuve de la Grande Armée	—	» 90

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome	1 vol.	1 75

ÉLIE BERTHET.

Antonia	—	» 90

CHARLES DE BERNARD.

La Femme de 40 ans	—	» 30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion	—	» 50
L'Anneau d'Argent	—	» 30

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert	—	1 30

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable	—	3 »
Les Amours de Paris	—	1 75
Les Mystères de Londres	—	3 »

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII	—	1 10

ALPHONSE KARR.

Sous les Tilleuls	—	» 90
Fort en Thème	—	» 70

MÉRY.

Héva	—	» 50
La Floride	—	» 70
La Guerre du Nizam	—	1 »

EUGÈNE SCRIBE.

Carlo Broschi	—	» 50
La Maîtresse anonyme	—	» 20
Judith ou la Loge d'Opéra	—	» 30
Proverbes	—	» 70

MUSÉE CONTEMPORAIN

A 20 CENTIMES LA LIVRAISON.

A. DE LAMARTINE.

Graziella	1 vol.	» 60
L'Enfance	—	» 50
La Jeunesse	—	» 60
Geneviève, hist. d'une servante	—	» 70
La Vie de Famille	—	» 50
Régina	—	» 50
Histoire et Poésie	—	» 50

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

Marguerite ou deux amours	—	» 90

THÉOPHILE GAUTIER.

Constantinople	—	1 30

HENRY MURGER.

Scènes de la Vie de Bohême	1 vol.	1 50
Le Souper des funérailles	—	» 50
Le Bonhomme Jadis	—	» 30
Les Amours d'Olivier	—	» 30
Madame Olympe	—	» 50
Le Manchon de Francine	—	» 30
La Maîtresse aux mains rouges	—	» 30

CHAMPFLEURY.

Les Grands Hommes du ruisseau	—	» 60

MÉRY.

Le Bonheur d'un Millionnaire	—	» 50
Un Acte de Désespoir	—	» 50
Le Château d'Udolphe	—	» 60
Simple Histoire	—	» 70
Les Nuits sinistres	—	» 50

CHARLES DE BERNARD.

L'Innocence d'un Forçat	1 vol.	» 30
Une Aventure de Magistrat	—	» 30
Le Gendre	—	» 50
La Cinquantaine	—	» 50

ALEX. DUMAS fils.

La Dame aux Camélias	—	1 30
Le Prix de Pigeons	—	» 30
Césarine	—	» 50
Un Paquet de Lettres	—	» 50

JULES SANDEAU.

Sacs et Parchemins	—	» 90

EUGÈNE SUE.

Gilbert et Gilberte	—	3

Paris. — Typographie Morris et Cie, rue Amelot, 64.